

Au moment où l'hippopotame allait se ruer sur les embarcations, l'Anglais épaula de nouveau et, par un hasard fortuit, sa balle alla crever un œil au monstre.

Celui-ci, furibond, n'en continua pas moins son attitude agressive, et il se trouvait déjà tout près d'un des canots, lorsque sir William, s'adressant à ses camarades, leur cria :

— Feu sur toute la ligne !

Avec une promptitude merveilleuse une dizaine de fusils furent épaulés, une détonation formidable roula sur le fleuve, et l'animal, labouré de blessures, exhala un râle suprême, puis il disparut dans les profondeurs, au milieu d'une large mare de sang rougissant les ondes.

— Là ! Il a son compte ! fit sir William.

— En effet, répondit Criquet ; il doit être à peu près réduit en compote.

— C'est qu'ils ont la peau dure, ces gaillards.

— Et pas commode à percer.

Mais sir Darly n'écoutait plus.

Il tenait le regard obstinément fixé sur l'eau.

— Où diable, reste-il donc ? grommela-t-il.

— L'hippopotame ?

— Mais oui ; je veux l'emporter.

XXXIV

LES STANLEY-FALLS

Il fallut bien des discours pour persuader sir William de la parfaite inutilité de traîner après soi le gigantesque amphibie qu'on venait de tirer.

Le chasseur, entêté par nature, ne voulut d'abord rien entendre sur ce point, et ce ne fut qu'après ordre formel du chef que la caravane nautique pût reprendre le large.

Sir William, campé à l'arrière de son canot, fouilla des yeux la surface du fleuve, pour tâcher de retrouver la trace de l'hippopotame.

On était déjà loin lorsque le cadavre de l'animal vint flotter sur l'eau.

Sir Darly faillit s'élançer par dessus bord pour aller à sa remorque.

— Le voilà! le voilà! s'écria-t-il.

— Sifflez après, fit Criquet en riant.

L'Anglais grommela une invective à l'adresse du Bruxellois, mais la flotille n'en continuait pas moins à manœuvrer en avant.

Paisiblement et régulièrement, on rama jusqu'à la nuit, puis on choisit un coin de terre sur la rive pour camper.

Aucun incident ne vint troubler le repos des explorateurs.

Le lendemain, très tôt, l'escadre minuscule reprit son mouvement, sous un beau ciel et par un temps superbe.

— Si nous marchons de la sorte, j'estime qu'au soir nous atteindrons les Stanley-Falls, dit Mwama.

On vérifia sur les cartes géographiques, les dires du serviteur et l'on trouva qu'il pouvait avoir raison.

— Je serai enchanté d'y aborder, dit le chef.

— Personne ne le sera plus que moi, répondit sir William.

— Vous avez donc une raison toute spéciale?

— Je le crois bien, parbleu!

— Peut-on la connaître?

— Certainement! J'ai hâte de me remettre à la chasse, d'abord; et ensuite j'ai encore une autre perspective.

— Vraiment?

— Oui; je me suis laissé dire qu'aux Stanley-Falls se trouvent des mines d'or.

A ce mot, Criquet eut un haut-le-corps.

— De l'or! s'écria-t-il.

— Ni plus ni moins, affirma l'Anglais.

— Mais alors....

— Alors quoi?

— C'est là que doit se trouver mon empire de Waouta.

L'exclamation du Bruxellois avait un caractère de sincérité tel que les explorateurs n'eurent pas le courage d'en rire.

— Pauvre Criquet! fit de Sambry.

Mais le Bruxellois s'exalta sur les trésors que devait receler son domaine imaginaire; il détailla les beautés qui devaient s'y rencontrer; les merveilles qu'on devait y contempler; et, dans le cours de sa divagation, il se crut déjà possesseur de fortunes immenses.

— L'or y forme des montagnes, continua-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— Et les montagnes y sont de l'or, riposta sir William.

— Parfaitement. On y découvre des pépites d'une dimension phénoménale.

— Plus hautes qu'une tour d'église.

— Au moyen de cet or j'érigerai des palais.

— Vous bâtirez des villes dorées sur tranches.

— Je ferai des rues larges comme celles de la capitale.

— Les pavés seront des pépites.

— Je construirai des maisons, des théâtres.

— Avec des acteurs en or.

— Je serai le maître, le roi, l'empereur de tout cela.

— Et vos sujets vous riront au nez.

— Puis je monterai sur mon trône, entouré de mes ministres, au son des fanfares lancées par mes fidèles sujets.

— Vous mettrez des bottes à l'espagnole, et surtout vous n'oublierez pas de vous faire teindre en noir, afin d'être un parfait roi nègre.

Et le bonhomme de Criquet, aveuglé par son ardeur, emporté par ses rêves de grandeurs et de puissance, s'embourba tellement dans sa perspective riante, qu'un formidable éclat de rire s'éleva du sein de ses auditeurs.

Cette hilarité brisa, du coup, ses illusions.

Tout penaud il regarda autour de lui, et se frottant le front :

— Pourquoi riez-vous donc ? demanda-t-il.

— Nous offrons nos hommages joyeux à Sa Majesté Criquet, répondit sir William.

Le Bruxellois se le tint pour dit, et, avec sa malice habituelle, il s'efforça de se tirer tant bien que mal de la situation.

— Cela n'empêche pas qu'il y a de l'or aux Falls, dit-il.

— On l'assure du moins, fit de Sambry.

— Dites plutôt qu'on l'affirme, intervint sir William.

Mwama était du même avis.

— Il y a des explorateurs qui y ont trouvé des pépites, dit-il.

— Vraiment ? interrogea de Sambry.

— Oui, maître, mais il est difficile de s'en procurer.

— Pourquoi ?

— Les indigènes, maître.

— Comment, les indigènes ?

— Mais oui. Ils savent que leur sol est parsemé d'or et que leurs cours d'eau charrient des paillettes précieuses. C'est pourquoi ils se

gardent de laisser approcher de leurs champs les étrangers, de peur que ceux-ci ne leur dérobent ces trésors.

— Hé, hé! L'exploitation est libre en Afrique.

— Nous les forcerons à nous céder, fit sir William.

— C'est-à-dire, nous essayerons par la douceur avant tout.

On fit encore une foule de plans relatifs à la possession du métal précieux dont l'existence, bien qu'énigmatique, semblait déjà un fait acquis, surtout pour Criquet et sir William.

Cette dissertation raccourcissait singulièrement l'uniformité du trajet, et, en réalité, les explorateurs ne s'apercevaient guère qu'une grande partie de la route se trouvait déjà franchie.

On naviguait, à présent, entre une végétation luxuriante parsemée de rochers d'une teinte rougeâtre, au-dessus desquels planaient des aigles aux ailes énormes.

Les côtés de ces étendues rocheuses étaient peu couvertes de plantations et formaient presque des surfaces nues.

Aucune trace d'êtres humains ne se montrait ni sur ces hauteurs, ni le long du rivage, dont le silence était profond.

Ce qui frappait particulièrement les voyageurs ce fut que, de quart-d'heure en quart-d'heure, le courant devenait plus rapide et l'eau plus transparente.

Les canots allaient avec une légèreté de bon aloi sur les flots remuants, et les explorateurs, tout en ignorant la véritable cause, s'en réjouirent ouvertement.

— A la bonne heure! voilà qui s'appelle flotter! dit le chef.

— Du moins nous avançons à présent, répondit sir William.

— Nous voguons comme des cygnes, compléta Criquet.

— C'est charmant, fit de Sambry.

— On voudrait rester ainsi tout un jour, reprit sir William.

— En vérité.

— Ne vous semble-t-il pas que le courant s'anime encore?

— En effet.

Et les Européens, tout heureux de cette vitesse de flottaison, se montrèrent réellement enchantés.

Mwama, lui, ne partageait pas cette joie.

Il se tenait silencieux sur le devant du canot, regardant le fleuve. De Sambry le remarqua.

— Eh bien, Mwama, qu'en dis-tu? demanda-t-il.

— Je dis, maître, qu'il faut avoir l'œil ouvert, fut la réponse.

Ceci causa quelque étonnement.

— Y'a-t-il donc du danger?

— Oui et non.

— Explique toi.

— Nous approchons des Stanley-Falls.

— Comment sais-tu cela?

— Par le mouvement accéléré du courant

— Effectivement, c'est logique.

— Bientôt nous serons sur les rapides et c'est là que la navigation n'est plus du tout facile.

— Es-tu certain de ce que tu dis?

— Dans une demi-heure nous serons aux chûtes.

Se basant sur les affirmations du nègre, on prit les précautions d'usage et l'on attendit.

— Une heureuse journée, dit le chef. Ce soir nous coucherons à Stanley-Falls.

— Où nous resterons quelques jours, j'espère, fit sir William.

— Evidemment.

— Pour chercher de l'or, conclut Criquet.

Au fait, les canots marchaient de plus en plus vite, et bientôt on rencontra le premier rapide, puis un second, puis un troisième, que l'on passa sans aucun accident.

Le soir tombait et il était temps de songer à l'établissement des tentes.

En ce moment on remarqua une île s'élevant au milieu et à proximité des rapides.

Elle devait être populeusement habitée, car on la voyait fourmiller du va-et-vient d'un grand nombre de formes humaines qui paraissaient très affairées.

— Si nous abordions? demanda de Sambry.

— Mais oui, riposta Harris.

— Qu'en penses-tu, Mwama?

Le nègre semblait ne pas avoir grande confiance

— Nous pourrions essayer, maître, répondit-il.

— Crains-tu quelque chose?

— Oh non, mais il faudra un fort hongo.

— Patience, mon ami, il n'y a pas à choisir.

— Cela nous rapportera toujours, remarqua Criquet.

— En quel sens?

— Et les pépites? Vous oubliez les pépites.

— Laissez-moi en paix, avec vos pépites!

Cependant on dirigea le cap sur l'île signalée.

Les naturels avaient aperçu les explorateurs.

La population entière, accourue sur le rivage, jetait des regards curieux sur les arrivants, mais aucune hostilité ouverte ne s'y lisait.

Néanmoins, comme depuis leur séjour en Afrique, les explorateurs avaient appris à se méfier, ils voulurent tâter le terrain avant de s'engager dans une aventure inconnue.

Les canots stoppèrent donc à peu de distance du rivage, et les explorateurs purent alors se rendre compte de la nature de la tribu qu'ils avaient devant eux.

Indubitablement la pêche jouait un grand rôle dans la vie de ces indigènes, car presque tous étaient porteurs de filets.

Il y avait jusqu'aux vieillards, assis indolemment devant l'entrée des demeures, qui s'occupaient à la fabrication ou à la réparation des engins de pêche pendant que les femmes remplissaient leurs heures à pétrir du pain et à confectionner des poteries.

A première vue ces gens devaient être faciles à aborder.

C'était du moins ce que pensait Criquet.

— Ils vont nous recevoir à bras ouverts, dit-il.

— Ne vous réjouissez pas trop tôt, répondit de Sambry.

— Allons-donc! Ce sont des brebis.

— Nous allons voir.

Le chef ordonna à Mwama d'entamer les négociations à distance

Ce que le Bruxellois avait pris pour des brebis étaient tout simplement des nègres comme ils le sont tous, c'est-à-dire avides de butin, imposant, en revanche de leur hospitalité, des sacrifices onéreux.

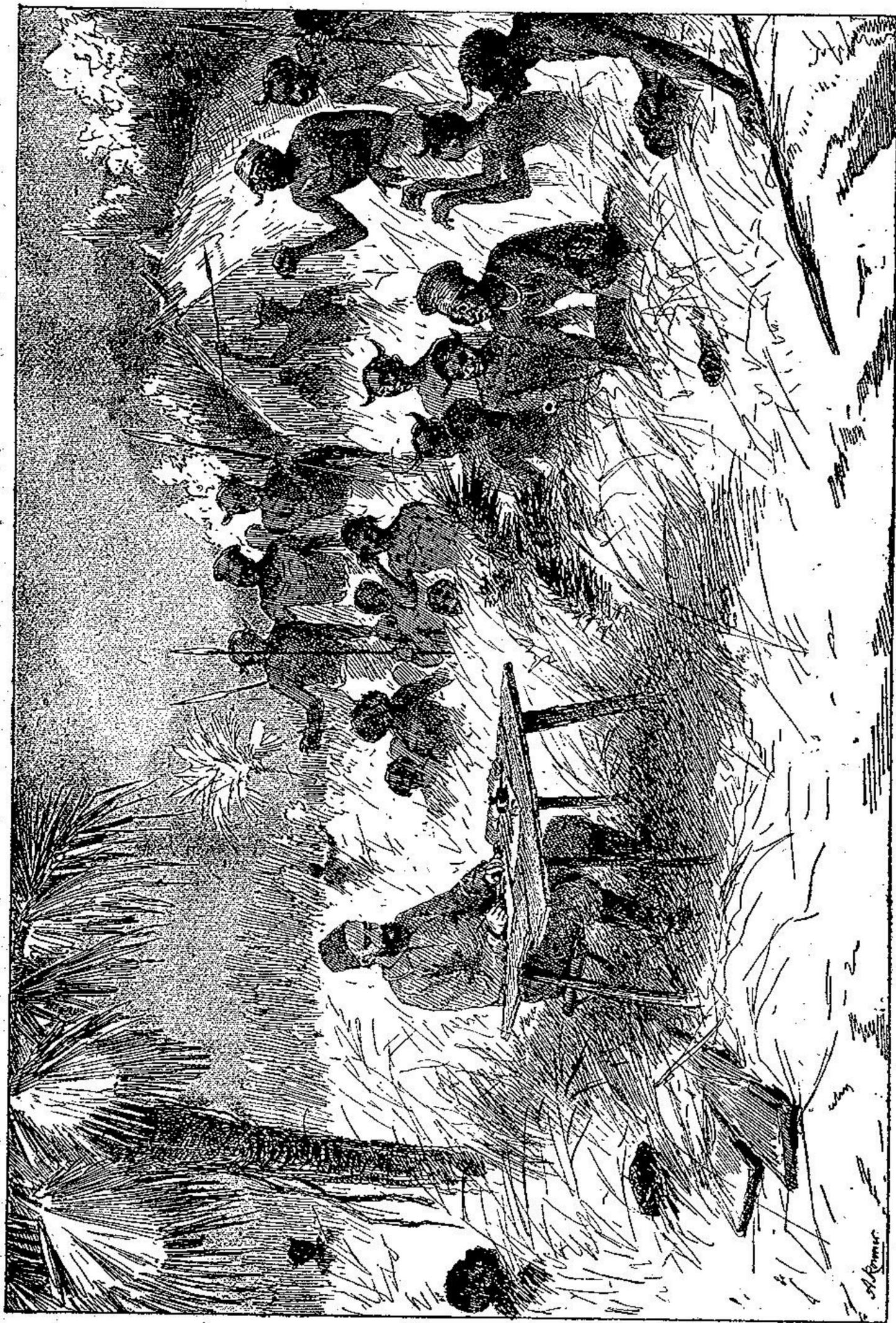
Dès les premières phrases de l'entretien on sut à quoi s'en tenir.

Le monarque du lieu, un indigène à peine barbu, déclara que les Européens, avant de mettre le pied sur son territoire, auraient à lui payer une bonne mesure d'étoffes, quelques armes ainsi qu'un nombre assez raisonnable de livres de poivre.

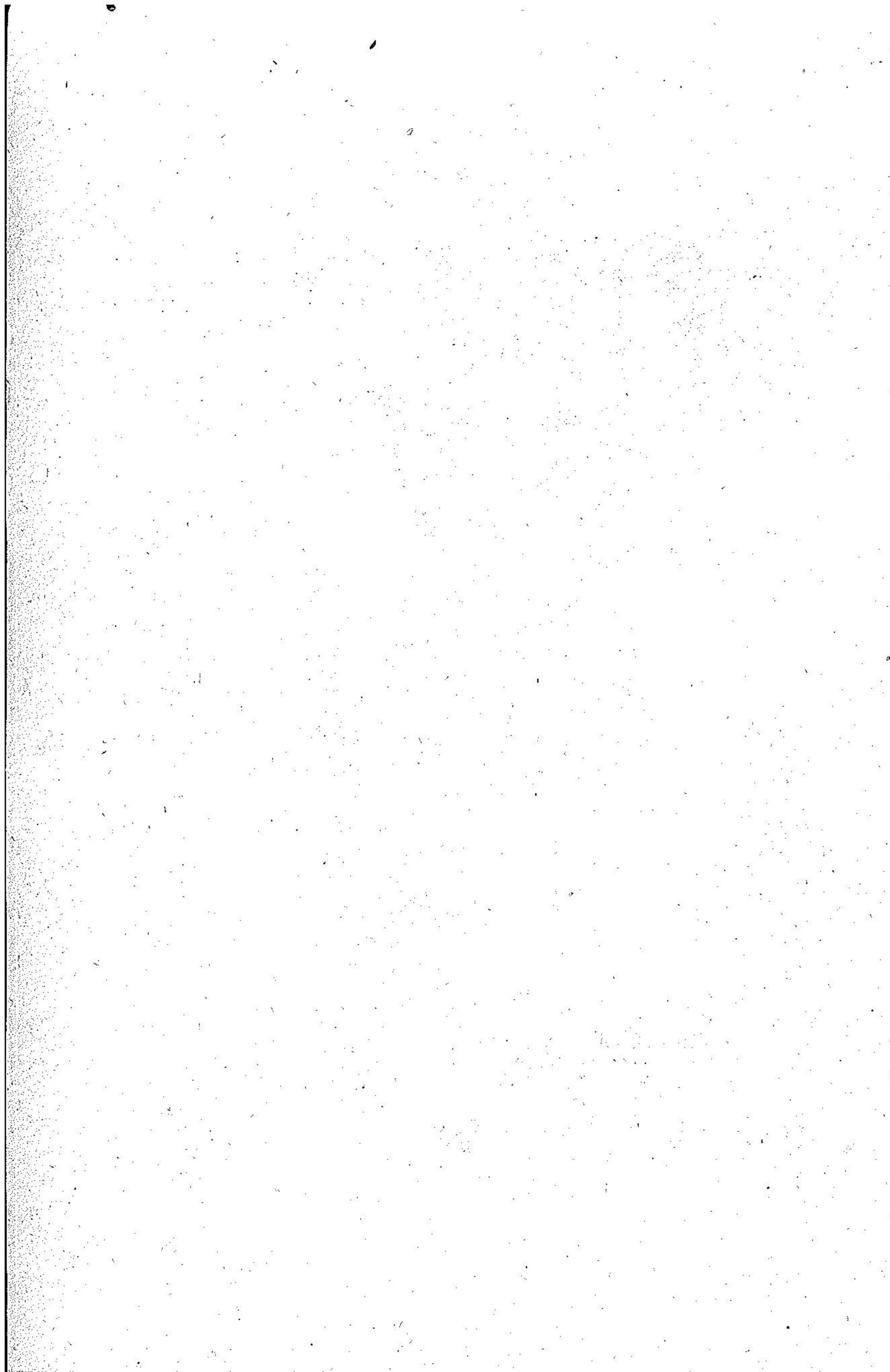
Naturellement, on discuta la quantité, car il eut été trop naïf de céder sans protestation.

Le naturel tint son marché ferme et semblait peu disposé à broncher d'un pouce.

Mwama s'époumonnait à pérorer en faveur de ses maîtres, et alléguait que la cargaison de ceux-ci ne leur permettait nullement une générosité aussi excessive.



IL SE MIT A GRAYONNER GRAVEMENT. (P. 433.)



Le monarque éclata d'un gros rire bête.

Il désigna du doigt les colis dont les canots étaient bondés.

— Les hommes blancs possèdent de grandes richesses, fit-il.

— Ils ont encore à faire un long voyage, répondit Mwama.

— Leurs trésors sont inépuisables.

— Ils doivent manger tous les jours.

Mais l'indigène paraissait ne point entendre de cette oreille.

Il s'évertuait à démontrer que le prix fixé par lui était dans les plus strictes limites de la convenance et qu'il ne pouvait en rabattre.

Conséquemment les négociations se prolongeaient outre mesure, sans que l'on parvint à se mettre d'accord.

— Il faut pourtant en finir, fit de Sambry.

— A votre place je ne céderais pas, remarqua Criquet.

— C'est que la nuit tombe et qu'il nous faut un gîte.

Au fait, c'était vrai.

Le soleil s'en était allé, depuis longtemps, éclairer d'autres sphères, et la lune l'avait remplacé dans l'espace.

On pérorait depuis près d'une heure, sans pouvoir obtenir la moindre concession.

— Il m'agace, ce moricaud ! grommela Criquet.

— Si je pouvais seulement lui frotter la tête ! murmura sir William.

— Voyons, soyons pratiques, dit le chef.

— C'est un escroc ! exclama Criquet.

— Un voleur ! s'écria l'Anglais.

— Tout cela ne nous avance à rien, conclut de Sambry. Il ne reste qu'à nous soumettre.

C'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire, et c'est ce qu'on fit enfin.

Les marchandises réclamées furent sorties de leurs enveloppes, et la caravane alla mettre pied à terre sur le rivage.

A peine les naturels avaient-ils sous les yeux les objets exhibés, que leur attitude se changea du tout au tout.

Ils étaient en extase et, au milieu d'une foule d'appellations révérencieuses, ils saluaient la bienvenue à leurs frères blancs.

— Voyez-donc l'effet de nos présents, fit Criquet.

— C'est, en somme, le seul moyen de réussir, répondit sir William.

— Si nous trouvons de l'or, ce ne sera encore qu'un demi mal.

— Demain je me mettrai à la recherche.

— Puis-je en être ?

— Volontiers.

— Ce serait bien le diable si, à nous deux, nous ne réussissions pas.

— Je suis de votre avis.

Cependant l'accord le plus parfait était scellé entre les indigènes et la caravane.

Le monarque se déclara satisfait et mit à la disposition des explorateurs, un emplacement pour leur asile de nuit.

Il était temps, car on tombait littéralement de fatigue et de faim.

Les tentes furent assez promptement dressées, et Nkéré, qui n'oubliait jamais ses fonctions de cuisinière, servit la table.

On mangea de bon appétit, tout en faisant la causerie.

— Nous voici convenablement installés, dit le chef.

— Pour quelques jours, n'est ce pas? demanda sir William.

— C'est du moins mon plan.

— Et nous l'exécuterons.

— Je l'espère.

— Je vous assure que je ronflerai cette nuit, remarqua Criquet.

— Il y en a encore comme vous, fit Henri.

— Il fait si doux dormir sur les deux oreilles, et voilà une chose que nous pouvons nous dire, ici.

— Il faudra, pourtant, faire bonne garde, intervint Mwama.

Criquet haussa les épaules.

— Toi, tu vois toujours tout en noir, dit-il. Il me semble que nous n'avons jamais été aussi paisiblement campés que maintenant.

— Mon maître fait erreur.

— Par exemple! Tiens, les indigènes sont déjà rentrés jusqu'au dernier.

— Ce ne sont pas les indigènes que je crains.

— Ah bah! Les fauves, alors?

— Encore moins.

— Vraiment tu joues à l'énigme.

— Il y a un ennemi plus redoutable.

— Les négriers?

— Je ne pense pas qu'il y en aient en ce moment dans le voisinage.

— Dans ce cas, tu te moques de moi! exclama Criquet.

— Je ne me moque jamais de mes maîtres.

— Me diras-tu enfin ce que tu crains?

— Les rôdeurs de nuit, répondit le nègre en baissant la voix.

— La belle affaire !

— La contrée en fourmille, maître. Ce sont des aventuriers hardis, audacieux, qui ne reculent devant rien pour atteindre leur but. Ils n'opèrent que quand la lune est dans le firmament. Alors ils sortent de leurs cachettes, se répandent dans la campagne, s'introduisent dans les villages et y pillent tout ce qui leur tombe sous la main. Gare à celui qui les prend en flagrant délit, car ils l'étranglent ou le tuent à coups de couteau.

Et instinctivement, malgré son courage indéniable, le serviteur fronça les sourcils, comme s'il craignait positivement ces redoutables ennemis.

Criquet se moqua agréablement du sombre récit que venait de faire Mwama, et le taxa d'exagération évidente.

Mais de Sambry y prêta une attention plus soutenue.

— Mwama a raison, dit-il, il faut se méfier de ces voleurs de grand chemin ; nous suivrons ses conseils, en doublant les gardes.

Ordre fut donné en conséquence ; et, comme d'habitude dans les circonstances épineuses, le fidèle serviteur eut le poste du commandement.

Une demi-heure plus tard, les explorateurs étaient plongés dans un sommeil d'autant plus insouciant, qu'en fermant les paupières ils s'étaient dit qu'un gardien méticuleux protégeait, au dehors, leur repos.

La nuit était devenue noire comme de l'encre ; et par une de ces bizarreries fréquentes sous la zone africaine, le temps s'était soudainement mis au frais.

Cette circonstance imposa à Mwama un redoublement de zèle.

Le brave nègre avait de sérieuses appréhensions, car il était convaincu que les rôdeurs de nuit savaient déjà la présence de la caravane dans le village.

Selon lui, ils ne pouvaient manquer de profiter de si bonne aubaine, et il estimait pour évident une tentative de leur part.

Néanmoins rien, jusqu'ici, ne venait confirmer ses soupçons.

La nuit était aux trois quarts sans qu'une ombre malfaisante fût apparue.

Mwama se prit à croire qu'il s'était réellement trompé sur le compte des voleurs.

Il continua donc sa ronde, le cœur moins inquiet et attendant paisiblement l'aurore.

Tout-à-coup il leva la tête, et écouta.

Il avait cru entendre un bruit, un frôlement.

Il écouta encore plus attentivement.

Ses yeux perçants traversaient les ténèbres, comme deux dards allant à travers un corps opaque.

Il avait deviné juste.

Du côté des tentes deux ombres s'avançaient en rampant, puis, du côté opposé, deux autres encore.

Le nègre se cacha derrière le tronc d'un arbre pour mieux observer.

Sa première intention fut de tirer au hasard, dans le vide, afin de mettre les pillards en fuite, mais il changea d'avis, et se dit qu'avec un peu de patience, il pourrait trouver l'occasion de viser exactement et de punir les voleurs de leur méfait, au moyen d'un bon coup de feu, appliqué à bon escient.

Il s'en tint donc à ce dernier parti, et suivit du regard, les rôdeurs qui avançaient toujours, en rampant.

Il eut été difficile, sinon impossible, de tirer avec exactitude, attendu que les hautes herbes cachaient presque entièrement les malfaiteurs, et qu'en outre, la route, parsemée de morceaux de roc, rendait cette cible fort incertaine.

Mwama se décida conséquemment à attendre la sortie de la tente, des rôdeurs.

Alors, certainement, chargés de leur butin, ils marcheraient debout et la balle ne pourrait plus manquer son but.

— Ils me le payeront cher, grommela le nègre.

Son attente fut pas longue.

Au bout de peu de temps, les ombres sortirent des tentes, courbées sous la charge de leur vol, et s'apprêtèrent à disparaître dans les broussailles.

Mwama sourit dans l'obscurité.

Lentement il épaula son arme, visa précieusement, et sa balle alla siffler au beau milieu du groupe des ravisseurs.

Il vit les formes humaines se croiser, remuées par une secousse violente; l'une d'elle rouler sur le sol dans des contorsions pénibles; des masses noires, des paquets, tomber précipitamment à terre; puis le restant des voleurs s'enfuir à toutes jambes.

— Touché! murmura-t-il.

Cette détonation au milieu du silence général avait naturellement réveillé les dormeurs, tant les naturels que les voyageurs.

On se porta au dehors, et l'on s'efforça de se rendre compte de ce qui s'était passé.

De Sambry accourut à la tête des siens.

— Mwama. Mwama, où es-tu ? s'écria-t-il.

— Ici, maître, répondit le nègre, en se rendant près du chef.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

Le serviteur amena ses compagnons auprès du rôdeur de nuit qu'il avait abattu, et leur expliqua en détail ce qui s'était passé.

On apporta des lanternes et on put alors embrasser la scène dans son entier.

Le cadavre du voleur gisait entre les herbes qu'il avait rougies de son sang.

A côté de lui, éparpillés, se trouvaient les paquets de marchandises qu'on avait voulu dérober, et, parmi ceux-ci on remarquait l'orgue de sir William.

A cette vue, l'Anglais faillit perdre la raison.

Il se jeta sur son instrument, l'enleva précipitamment et le tint serré dans ses bras nerveux, comme s'il craignait de se le voir enlever encore.

— Les bandits, les voleurs, les assassins ! s'écriait-t-il.

Puis il remercia chaudement le nègre de lui avoir conservé et sauvé sa chère boîte à musique.

Cependant les naturels avaient fait cercle autour des explorateurs et ne cachaient pas leur admiration pour l'acte qui venait de s'accomplir.

C'est que ces pauvres gens n'ont pas de pire ennemi que les rôdeurs de nuit, qui, sans se gêner, violent leur domicile, font main basse sur tout ce qu'ils possèdent et s'en vont ensuite partager le bien mal acquis, dont souvent ils se procurent la jouissance par un crime.

Aussi le monarque exprima-t-il hautement sa gratitude aux voyageurs, et promit-il de leur envoyer, à l'aurore, sa plus belle chèvre, en guise de reconnaissance.

— Quant à vous, dit le chef blanc, nous ne pouvons qu'approuver la conduite de Mwama ; mais il importe que nous donnions une sépulture à la victime.

— Enterrons-le demain, répondit Criquet ; pour l'instant, recouchons nous.

— Non pas ; c'est une besogne qui peut se faire sur-le-champ.

— Inutile de nous éloigner de cette place, remarqua Paul.

— Oh non, conclut de Sambry. Creusons la fosse ici même.

Mwama courut chercher des pelles et le lugubre travail commença.

Au bout de peu de temps, une tombe convenable fut prête, et, à l'aide de quelques porteurs, on y laissa glisser le cadavre.

On recouvrit le tout de terre ferme, et un œil non prévenu n'aurait plus su deviner qu'un homme dormait sous cette couche gazonnée.

— Voilà notre œuvre humanitaire achevée, dit le chef.

— Au moins ne dira-t-on pas que nous n'enterrons point nos ennemis tués, remarqua laconiquement Criquet.

— C'est beaucoup trop d'honneur, fit sir William.

— Pourquoi? demanda de Sambry.

— Des gens de cette trempe ne méritent pas la sépulture.

De Sambry le regarda sévèrement.

— Vous oubliez, sir William, qu'un homme est un homme, et que devant la mort toute vengeance doit s'effacer, dit-il.

— Au fait, cela m'est égal, répondit l'Anglais.

— Nous avons fait preuve de grandeur d'âme, et c'est tout.

Comme la nuit avait encore un bon bout à courir, on se remit au lit, et l'on s'efforça de se rendormir, tant bien que mal, après avoir réintégré les colis délaissés par les voleurs.

Mwama s'en retourna à son poste d'observation, et tout retomba insensiblement dans le silence primitif.

XXXV

MINES D'OR ET PÉPITES

A peine les explorateurs avaient-ils rouvert les yeux, qu'on leur annonça l'émissaire du monarque.

Un homme entra dans la tente commune, porteur d'une magnifique chèvre envoyée par le roi.

On accepta avec empressement, et on remit à l'esclave quelques cadeaux insignifiants, pour son maître.

Les explorateurs déjeunèrent joyeusement.

— C'est étrange comme les cartes peuvent tourner, dit de Sambry.

— Comment? demanda Harris.

— Hier nous étions reçus par des indigènes bourrus; aujourd'hui ces mêmes gens nous envoient des présents.